

D'ELBEE ET SA FAMILLE

~~D'origine écossaise, les d'Elbée étaient venus en France, vers 1445, avec les Stuart, les Douglas et autres gentilshommes qui se firent un nom honorable dans notre histoire.~~

En 1500, Jean d'Elbée demeurait près de Rambouillet, il était archer de la compagnie écossaise des gardes du corps de Louis XII. Ses descendants ont presque tous servi dans la même arme et donné à la France des officiers supérieurs, des maréchaux de camp, des marins. Plus soldats que courtisans, ils ne demandaient au roi que "la faveur de mourir pour lui".

François Maurice d'Elbée vint s'établir dans l'Ouest, d'abord à Saumur, puis à Angers où l'appelait sa charge de receveur des fermes du Roi. Marié à Mlle Françoise de Fouchier, il se fixa vers 1720, à la Loge Vaugirault. C'était le grand-père de notre héros.

Son fils, Maurice d'Elbée, prit du service en Saxe, y devint général-major d'infanterie et conseiller privé de guerre. Il épousa à Dresde, en secondes noces (1750), Marie-Thérèse de Meussant, fille du comte de Meussant, d'origine française, lieutenant-colonel des chevaliers gardes de Saxe. De ce mariage, naquit à Dresde, le 22 mars 1752, Maurice Joseph-Louis d'Elbée, le futur généralissime des armées vendéennes.

Dès le 2 avril 1757, son père tenant à régulariser la situation légale de sa femme et de son fils, obtint pour eux du Roi de France des lettres de naturalisation. C'est donc à titre d'étranger que le jeune Maurice entra au service de l'Electeur, comme sous-lieutenant aux gardes du Roi ; il n'avait que quinze ans.

Il avait puisé dans les leçons paternelles les connaissances militaires qu'il montra sur les champs de bataille de la Vendée et qui devaient faire de lui l'un des plus habiles stratégestes de l'armée vendéenne. Son père avait vécu dans l'intimité de Maurice de Saxe, il était digne de cette amitié par ses talents et la distinction avec laquelle il avait servi dans les troupes de l'Electeur.

Cependant son père voulut, avant de mourir, revoir la France, "la douce France", et les lieux témoins de son enfance. Il revint donc se fixer à Saint-Martin-de-Beaupréau, à la Loge, où il mourut quelque temps après. C'est alors que Maurice prit du service en France et obtint une sous-lieutenance au régiment de Dauphin-Cavalerie, le 1er juin 1772. Lieutenant au 5e régiment de Cheval-légers en 1781, il sollicita, en 1783, une compagnie à laquelle ses états de service lui donnaient droit. Une femme, la comtesse de P***, était toute puissante sur le ministre d'alors. Elle distribuait les faveurs. Maurice d'Elbée ne voulut pas consentir à recevoir de sa main le commandement de cette compagnie, et, rentrant furieux chez son parent le comte d'Elbée, alors aide-major au régiment de Penthièvre-cavalerie, il envoya aussitôt sa démission, préférant briser son épée plutôt, disait-il, "que de faire des bassesses devant cette femme".

Il revint près de sa mère, dans sa terre de la Gobinière, qui composait tout son patrimoine. Il s'y adonna à l'agriculture et y vécut de ses maigres revenus, car il ne jouissait que de quatre mille livres de rentes.

Malgré les charmes qu'offrait à son esprit méditatif cette vie tranquille et solitaire, l'isolement finit par lui peser, et, vers la fin de l'année 1778, le châtelain de la Loge songea à se marier. Dans cette circonstance, comme Bonchamps, son émule, il sut imposer silence aux considérations pécuniaires pour laisser parler son cœur. "L'un et l'autre, dit M. de Sapinaud de Bois-Huguet, lorsqu'ils désirèrent se marier, recherchèrent le mérite avant la fortune. M. d'Elbée, sur le point d'unir son sort à celui d'une Nantaise, très jolie et très riche, lui préféra, quoique peu opulente, Mlle d'Hauterive, dont l'âme sensible et généreuse et le dévouement à son mari ne peuvent être surpassés."

Fille de l'ancien gouverneur de Noirmoutier, Mlle Marguerite du Houx d'Hauterive habitait avec son tuteur, M. de Boisy, seigneur de Landebaudière, de la paroisse de la Gaubretière. C'est dans cette paroisse qu'elle épousa Maurice d'Elbée.

Extrait du livre :

D'ELBEE GENERALISSIME DES ARMEES VENDEENNES

1752-1794

de l'Abbé F. Charpentier

ACTE DE MARIAGE DU GENERALISSIME D'ELBEE

*Le dixsept novembre mil sept cent quatre vingt huit, après
la publication d'un bon, (les parties cy dessus ayant obtenu de
leurs évêques respectifs, le présent acte soussigné ai reçu la
santuel de mariage de messire maurice josph leonard d'elbee capitaine
de la loge vaupiquet, la goberneur, et autres lieux, ancien officier d'exercice
fils aîné de feu messire maurice josph d'elbee chevalier de l'ordre de christ
de portugul, conseiller privé des rois, et general major d'infanterie du
roy de pologne, et maréchal de camp, et armée du roy de france, et de dame
marie therese de mulier, de la paroisse de st martin de beaupreux, diocèse
d'angers, d'une part, et de demoiselle marguerite charlotte du houx de
hauterive fille majeure des sieurs messire jean du houx de hauterive
chevalier de l'ordre royal, et militaire de st louis, commandant pour le
roy dans l'isle de noirmoutier, diocèse de luçon, et de dame charlotte
de juliot, d'autre part, après avoir, d'ailleurs, observé les cérémonies prescrites.
Le dit sieur josph d'elbee nous a présenté une dispense de deux bans auobée*

pas même le séque d'insens, en date du vent octobre meme année que dessus,
 signé lapinaud vic. gen. de mandato illius testimus, au vicaire d'illui de.
 'episcopi andeasensis. Chénaille curé et leon. infirmé, contrôlé et requiert
 le meme jour au greffe et contrôle des intimations ecclésiastiques du
 diocèse d'insens, signé Leillat beau, il nous a aussi présenté un certificat
 de publication du dit bon art mettind. Beaupreau son domicile, par lequel
 le curé du dit lieu nous donne permission expresse de faire la célébration
 du mariage, et nous certifie qu'il n'y a aucune opposition, ni empêchement
 au dit mariage, en date du quatorze octobre dernier, signé clambart curé de
 et martin de Beaupreau, le dit certificat légalisé par le juge du dit lieu
 le quinze octobre meme année que dessus, signé gaultier, procureur greffier.
 La dite demoiselle du houx nous a également mis entre les mains un dispense
 de deux bans, accordée par même le séque de Luegn, en date du vingt six octobre
 meme année que dessus, signé quereux v. g. par monseigneur, le brasse procureur.

Le meme au greffe et contrôle ecclésiastique de
 le nouveau elle nous a également présenté un certificat de
 illat d'un bon art philbert de noirmonties fondeur son domicile,
 par lequel le curé du dit lieu nous donne pareillement permission de
 faire la célébration du mariage, et nous certifie qu'il n'y a aucune
 opposition, ni empêchement au dit mariage, en date du vingt deux octobre
 meme année que de l'autre part, signé quierand curé de noirmonties,
 le dit certificat dûment légalisé par moi le vicaire général du diocèse
 de Luegn, signé quereux le vingt six octobre dernier, signé quereux,
 pas mentionnées mandement, le brasse procureur. ont été présents,
 et témoins au mariage messire pierre prosper de Boisy seigneur de Landelaudie
 en cette paroitte, messire charles henry leclerc lapinaud seigneur du Louvigny
 messire Louis jacques Chesalieu de Boisy, et messire jaspin de l'ingay ancien
 officier d'infanterie, lesquels témoins nous ont certifiés le domicile, l'âge,
 et la liberté des parties a contracter, et ont signé Marguerite Duboua
 de hautivres.

D'Elbée. Poppin de Boisy. Therese de Boisy. Marguerite de Boisy
 De Boisy. De Ligny. Jaspinaud de la Rairie
 Du Jourd'y. Le Chevalier de Boisy. Etienne de la Rairie
 Sésame de Boisy. vicaire de Luegn
 plusieurs mots nuls

LOUIS-JOSEPH-MAURICE D'ELBEE ♣ FILS DU GENERALISSIME

LOUIS-JOSEPH-MAURICE D'ELBÉE, FILS DU GÉNÉRALISSIME

De son mariage avec Marguerite du Houx d'Hauterive, d'Elbée avait eu deux fils. Seul Louis, Joseph, Maurice, né en sa maison de La Loge le 12 mars, lui survécut.

Confié aux soins d'une humble servante, sa nourrice, Julie Castillon, de Saint-Rémy-en-Mauges, il fut élevé au collège de Beaupréau, puis, à 20 ans, enrôlé au 3^e régiment des gardes d'honneur, qui réunit les descendants des Vendéens à Tours, sous le commandement du général de Ségur.

Il fit avec ce régiment la campagne de 1813. Nommé brigadier le 13 août 1813, il combattit à Leipzig (la bataille des nations, Völkerslacht) et prit part à la brillante charge d'Hanau, qui illustra le 3^e régiment des gardes d'honneur (17 octobre 1813). Renversé, foulé aux pieds des chevaux et fait prisonnier, il fut transporté, grièvement blessé, à l'hôpital de Postdam, où il mourut l'année suivante.

MADAME D'ELBEE

Marguerite-Charlotte du Houx d'Hauterive, née le 10 juin 1750 au Neufour, près Clermont en Argonne, était fille de Jean-Baptiste du Houx d'Hauterive, escuyer, capitaine au régiment de Chartres Infanterie, chevalier de Saint-Louis, et de Catherine de Juliot.

Les gentilshommes de cette famille attachée à la maison de Condé, prenaient du service ou trouvaient des emplois dans les régiments et sur les terres dépendant de cette puissante maison. C'est ainsi que M. du Houx d'Hauterive, nommé gouverneur de Noirmoutier pour S.A.P. le Prince de Condé, vint prendre le commandement de l'île en 1751. C'est là que Marguerite-Charlotte vécut jusqu'au moment de son mariage.

"Retiré à la Loge, dit Lebouvier Desmortiers, M. d'Elbée y avait acquis la considération et le respect des habitants par l'exercice de toutes les vertus sociale et une pratique scrupuleuse des devoirs de la religion ; il était d'une piété éminente ; son épouse partageait avec lui et rendait plus touchantes par les grâces ordinaires de son sexe ces pratiques civiles et religieuses, ces affections naturelles qui nous font chercher le bonheur dans celui que nous procurons aux autres."

En 1789, elle mettait au monde un fils qui ne survécut pas. La veille du jour où l'insurrection éclatait dans les Mauges, naissait un second fils qui échappa à la tourmente et qu'elle dut laisser aux soins d'une humble femme, sa nourrice pour suivre son mari dans les hasards et les dangers de la guerre.

Sa vie fut alors celle de toutes ces femmes illustres de la Vendée : "Eternel honneur de notre sexe, dit Mme Graux, ces femmes vendéennes ont étonné le monde et forcé l'admiration des plus sceptiques par le souffle puissant de tendresse, d'élévation de cœur et de dévouement qui les soutint." Mme d'Elbée était "femme d'esprit et de mérite", dit Mme de La Rochejaquelein, et l'on peut ajouter qu'elle était une femme de cœur. Sa vie et sa mort en donnent le touchant témoignage.

Fidèle à son époux qu'elle ne voulut jamais quitter malgré ses insistances, elle le fut jusqu'à la mort.

Rien n'est plus dramatique que ce dernier acte du supplice de Noirmoutier que Piet, aide-de-camp de Dutruy, a raconté dans ses recherches sur Noirmoutier.

"Je ne puis me rappeler sans attendrissement l'attachement courageux que Madame d'Elbée montra pour son mari, le jour où elle le perdit pour jamais. Quelques instants avant qu'on se présentât pour enlever celui-ci de sa maison et le transporter à l'aide d'un fauteuil au lieu de son exécution, le vif intérêt que m'inspirait l'affreuse situation de ces époux, me suggéra le dessein d'épargner à tous les deux la scène déchirante de leurs adieux. Pour attirer Madame d'Elbée hors de chez elle il me fallait un prétexte ; je le trouvai dans la promesse d'une entrevue avec Duhoux, son frère, au bureau du Commandant d'armes. Elle consentit à m'y accompagner. Là, je la fis asseoir, et la priant d'attendre qu'on allât chercher son frère, je feignis de donner des ordres à ce sujet.

Un des secrétaires du Commandant et moi, cherchions à la distraire par notre conversation et à gagner du temps ; Duhoux ne paraissait pas ; Madame d'Elbée commença à concevoir quelques soupçons qu'un incident imprévu ne vint que trop promptement confirmer.

La porte qui donnait sur la voie publique était restée ouverte ; Madame d'Elbée remarqua beaucoup de mouvement au dehors ; on battait la générale et des soldats passaient avec leurs armes.

Elle prêta l'oreille à leurs discours, et entendit l'un d'eux dire aux autres : "Eh bien, nous allons donc aujourd'hui fusiller le généralissime des Brigands !"

A ces paroles, qui ne l'éclairaient que trop sur son malheur, elle ne peut plus modérer les affections de son âme, elle s'élance dans la rue, sans que je puisse la retenir. Dans le trouble et le désespoir qui l'agitent elle court, et ne paraît savoir de quel côté diriger ses pas. Elle demande son époux à tous ceux qui se présentent sur son passage.

- On m'a trompée, s'écrie-t-elle, on vient de me le ravir pour le mener au supplice. Où est-il ? Je veux le voir ! Je veux mourir avec lui.

Cependant je parvins jusqu'à elle, j'essaie de l'abuser encore, c'est en vain ! Elle me repousse et arrive seule sur la place d'armes précisément sous les fenêtres où les représentants repaissaient leurs féroces regards du spectacle affreux de leurs victimes, prêtes à recevoir le coup mortel.

Ils la reconnurent et me voyant avec elle, ils supposèrent peut-être que je l'amenaïs à leurs pieds pour y implorer la grâce de son mari, et comme dans tous les cas, sa présence, en cet instant, était pour eux un reproche trop pénible, pour qu'ils pussent le supporter sans courroux, je les entendis proférer contre moi mille imprécations et me menacer de me faire fusiller avec elle si je ne l'éloignais promptement de leurs yeux.

Je redouble alors d'insistances, et d'efforts pour la ramener dans sa maison, mais c'est inutilement ; elle résiste à mes prières, elle refuse de m'écouter. Forte de sa douleur, elle se jette parmi les soldats qui forment le carré au centre duquel est son époux. Elle s'obstine à pénétrer à travers leurs rangs, elle veut, répète-t-elle, parvenir jusqu'à lui et mourir avec lui.

Emus par son désespoir ces militaires s'opposent à son dessein, quelques-uns mêmes l'écartent avec violence.

Enfin, décidé à ne pas la laisser plus longtemps en butte à de mauvais traitements et à la soustraire, ainsi que moi, à la vue et aux menaces des représentants, j'invoque l'aide d'un sous-officier de ma connaissance pour la saisir chacun par un bras et malgré tout ce qu'elle peut dire et faire pour nous échapper nous réussissons à l'entraîner chez elle.

A peine étions-nous entrés que la fatale décharge de mousqueterie, dirigée contre d'Elbée et ses compagnons d'infortune, vint retentir à nos oreilles et glacer nos cœurs. Le désir ardent de revoir son époux avait prêté jusque-là à Madame d'Elbée une force surnaturelle, mais ce bruit affreux sembla aussi pour elle le coup de la mort.

Je la laissai dans un profond anéantissement dans les bras de quelques dames qui lui prodiguèrent leurs secours et mêlèrent leurs larmes aux siennes dès qu'elle put en verser."

Ce n'était pas assez, de ce désespoir d'épouse pour la férocité des représentants du peuple, il fallait encore frapper la mère.

"Elle osa espérer, ajoute Piet, que les barbares qui lui avaient ravi le père, la laisseraient vivre pour le fils ; il tardait à Madame d'Elbée de lui dévouer désormais sa triste existence.

"Vains projets ! Rien ne peut faire révoquer l'ordre atroce porté contre elle par les commissaires de la Convention. Elle fut enfermée dans le château pour être conduite à la mort."

L'exécution de Madame d'Elbée fut retardée jusqu'après le départ des représentants. Elle eut lieu le 29 janvier 1794. Madame Mourain de l'Herbaudière née Jacobsen, son amie d'enfance, devait être fusillée avec elle.

Avant de marcher au supplice, Madame d'Elbée distribua les derniers souvenirs qui lui restaient ; elle donna aux enfants de la famille Masson, la médaille que le général avait portée dans les combats ainsi que son "Imitation de Jésus-Christ".

Les deux martyres, veuves et mères, marchèrent au trépas avec fermeté. Conduites au petit jour, dans un chemin creux, dit le Cheminet, liées dos à dos, elles furent passées par les armes, et leurs dépouilles furent jetées dans le champ de la Petite Vigne.

Elles avaient demandé que leurs corps, après l'exécution, ne fussent point abandonnés aux outrages du soldat.

Ce fut l'unique faveur qu'on leur accorda. Ces tristes furent exhumés en 1808 et transportés au cimetière avec les cérémonies du culte. L'ancien curé de Barbâtre, l'Abbé Bousseau, prêtre exilé et revenu dans l'île, comme curé de Noirmoutier, officia, assisté de tout le clergé de la ville.

Lorsqu'au moment du Memento des morts, le prêtre, naguère exilé, se recueillit en présence de la victime du Calvaire, que de noms, que de souvenirs firent palpiter son cœur !

Il dut voir les ombres sanglantes se presser autour de l'autel, l'âme de d'Elbée, époux de cette noble femme, avec les âmes de tant d'autres victimes, lui demandant leur part de la messe expiatoire, et priant qu'il fût pardonné à leurs bourreaux.

Extrait du livre :

D'ELBEE GENERALISSIME DES ARMEES VENDEENNES

1752-1794

de l'Abbé F. Charpentier

Monsieur Troussier écrivit le 6 septembre 1892 :

"Madame d'Elbée fut fusillée vingt jours après son mari et enterrée dans une sorte de chemin creux qui côtoie les derrières de la ville. Les restes furent découverts longtemps après par une petite fille et transférés au cimetière. La petite fille en question existe encore, seulement elle a 87 ans et, malgré cela, une excellente mémoire".

Il ajoute dans une lettre du 13 septembre 1893 :

"Ce fut en cherchant de petits os pour jouer aux osselets que la petite fille découvrit ces restes".

Cette petite fille s'appelait Salomé Borel et devait avoir, à l'époque, 5 ou 6 ans.

Le registre de la paroisse de Saint-Philbert de Noirmoutier fait état de l'exhumation des corps de Mesdames d'Elbée et Mourain :

"Le jeudi 3 mars 1809, à la demande de Monsieur Mourain de Fontordière, commune de St Gervais et de Delle Mourain, épouse de M. Badreau-Rocheville, demeurant au Planty, paroisse de Saint-Aignan près de Nantes, par l'intervention de nous soussigné qui avons chargé par procuration dûment enregistrée par permission du maire de cette île et en vertu de son arrêté du 24 de ce mois, à nous notifié et enregistré par M. Challot, le même jour M. le Commissaire de Police de cette ville, accompagné de M. Pradel, chirurgien, s'est transporté au lieu nommé "La Petite Vigne" et a fait ouvrir les fosses où avaient été inhumées les corps de Dame Elisabeth Victoire Jacobsen, épouse de Monsieur Mourain de l'Herbaudière et de Dame du Houx de Haute-Rive (sic) épouse de Monsieur d'Elbée, décédées il y a 14 ans et qui par le malheur des temps et la fatalité des circonstances avaient été privées de sépulture ecclésiastique ; les cendres et ossements qui s'y sont trouvés ayant été mis séparément dans un cercueil puis transportés à l'Eglise de cette ville, nous avons accompli les cérémonies ordinaires demandées par les dits sieurs Mourain de Fontordine et Dame Mourain épouse de M. Badreau, enfants de l'une des défuntés et ont été les dits restes mortels inhumés au cimetière de cette paroisse par nous curé soussigné assisté de tout le clergé de cette ville qui a signé avec nous".

Les restes de Madame d'Elbée, compagne de mort de Madame Mourain, reposent avec ceux de son amie, dans le cimetière de Noirmoutier, dans le caveau de la famille Jacobsen.

Elle laissera le souvenir d'une épouse fidèle et courageuse.

Hélas il n'existe aucun portrait d'elle.

Extrait du livre :

D'ELBEE ou l'Epiphanie sanglante Les éditions du Choletais

Jean EPOIS

Maurice Gigost d'Elbée



Maurice Joseph Louis Gigost d'Elbée, par [Paulin Guérin](#).



D'Elbée protégeant les prisonniers républicains après la bataille de Chemillé, peinture de Marie Félix Edmond de Boislecomte.

LE GENERAL D'ELBEE ♣ LA LOGE



Ce qu'il reste de la Loge, ancienne habitation du généralissime d'Elbée n'a plus guère d'intérêt que par le souvenir qui s'y rattache. Le dessinateur vendéen, Tom Drake en a fait un croquis en 1843, et plus tard, il envoyait une réplique de ce dessin au marquis d'Elbée avec la lettre suivante :

"Je viens de mettre à la poste le dessin au fusain représentant la Loge et veux vous expliquer pourquoi il diffère un peu de celui contenu dans l'Album Vendéen. Lorsque je suis parti du château de Beaupréau pour dessiner la Loge, le comte Henri de Civrac en m'indiquant le chemin à suivre me dit qu'une fois sur la route de Saint-Florent, je ne tarderais pas à voir sur la droite un cormier qui dépasse en hauteur tous les autres arbres. Son domestique nous avertit alors que l'arbre venait d'être abattu, effectivement il l'était et gisait sur le chemin avec toutes ses branches. J'ai regretté de ne l'avoir pas mis dans mon dessin, parce que cet arbre était très connu et avait, pendant la guerre, servi de cible aux Vendéens, qui, en rentrant à Beaupréau, avaient la coutume de décharger leurs fusils, en visant au point marqué sur l'arbre pour s'exercer à tirer juste." Le cormier avait résisté à ce traitement comme sa patrie, la Vendée.



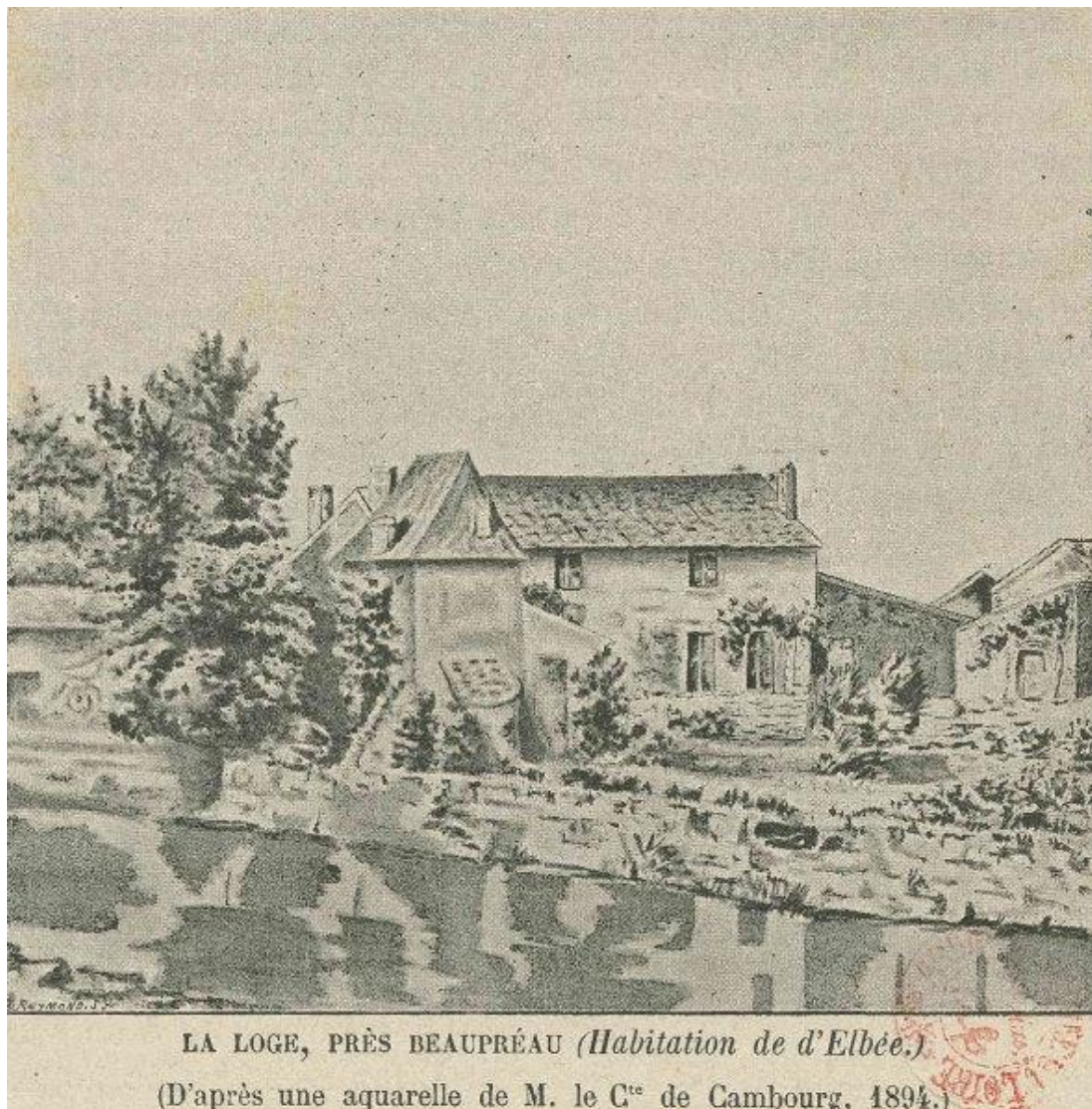
Incendiée en 1794, la Loge a été réduite à un rez-de-chaussée et n'est plus qu'une simple ferme sans architecture et non sans poésie. La chapelle a perdu ses arceaux et ne rappelle plus que vaguement son ancienne affectation.

La Loge-Vaugiraud tenait son nom de la famille de Vaugiraud, qui a donné un évêque au diocèse d'Angers et habitait Beaupréau. Elle appartenait au commencement du XVIII^e siècle à Pierre de Certel, chanoine de la collégiale de Beaupréau. Son frère, Charles de Certel, seigneur de la Giraudière près Rambouillet, gentilhomme beauceron, garde du corps de la compagnie de Villeroy, vint s'y fixer à la mort du chanoine avec sa femme et y mourut sans postérité.

Sa veuve Anna-Marguerite d'Elbée eut pour unique héritier son frère alors au service de Saxe, le père du général vendéen. Maurice d'Elbée, major-général de l'infanterie Saxonne, quitta le service de l'Electeur en 1758, revint en France et vendit ses propriétés de Beauce pour s'établir en Anjou à la Loge-Vaugiraud. Il y mourut en 1769, et fut inhumé dans l'église de Saint-Martin de Beaupréau.

Son fils, le futur généralissime, à 31 ans, se retirait à la Loge près de sa mère, y vivant modestement de ses revenus et menant la vie des gentilshommes terriens de cette époque.

En 1791, il émigra, laissant sa femme à la Loge. Rappelé par une lettre d'elle, il y rentra en mai 1792. Très aimé des paysans, il se ménageait des influences locales et la Loge servait d'asile aux prêtres réfractaires. C'est là que le trouva le soulèvement du 13 mars 1793.



F. CHARPENTIER, prêtre.
Revue du Bas-Poitou
1907 (3ème livraison)

LE CENTRE CULTUREL DE LA LOGE

Ce bâtiment fait partie du patrimoine bellopratrain par son histoire riche. Ancien logis du général de Vendée Maurice d'Elbée, il est devenu par la suite une ferme.

Racheté par la commune dans les années 1980, le site est devenu un centre culturel accueillant : salle de spectacles, médiathèque, cybercentre, école de musique, office de tourisme...



La Mort de d'Elbée ♣



Mort du général D'Elbée, peinture de [Julien Le Blant](#).

C'était un froid matin de janvier. Sur la place
De Noirmoutier, nul bruit que le bruit de la mer,
Et des pas mesurés faisant craquer la glace ...
On sentait comme un vent de mort passer dans l'air.
C'est qu'en effet, dans l'île, un arrêt militaire
Vient d'être exécuté ce matin-là. Comptez :
Trois Vendéens couchés, la face vers la terre
Près d'un mur, sur le sol, gisent ensanglantés.
Un quatrième ceint de son écharpe blanche,
Front meurtri, bras pendants, est assis au milieu
Sur un large fauteuil. Sa tête qui se penche
Semble à ses compagnons dire un dernier adieu.
Sur lui plus d'un regard tombe à la dérobée.

Les soldats qui s'en vont, pâles, presque tremblants,
Se le montrent des yeux et disent : "c'est d'Elbée !"
"Le blessé de Cholet ! le général des Blancs !"
Eh bien, oui ! c'est d'Elbée ! ... un généralissime !
Mais pour qui la connaît, la mort est sans effroi,
Et l'on peut de sa vie, alors, payer ce crime
D'avoir été fidèle à Dieu, comme à son Roi !
Maudits soient les combats et les guerres civiles
Qui font par les vaillants fusiller les héros,
Et qui, pour apaiser les hameaux et les villes
Transforment, sans merci, les soldats en bourreaux !
Adrien Dezamy

GENERAL D'ELBEE

Né à Dresde en 1752, d'un père français au service de la Saxe et d'une mère saxonne, Gigot d'Elbée passa sa jeunesse en Allemagne. Il y prit du service, mais comme il ne trouvait pas l'avancement assez rapide dans les troupes électorales, il rentra en France et devint lieutenant du Régiment Dauphin-Cavalerie. Il y resta peu, et n'ayant pu obtenir une compagnie, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Saint-Martin-de-Beaupréau. Il y vivait paisiblement avec son épouse, sœur du général Duhoux d'Hauterive, donnant aux laborieuses populations qui l'entouraient l'exemple des vertus sociales et d'une piété sévère, lorsqu'éclata la Révolution. Loin d'encourager, comme certains l'ont à tort prétendu, les premiers mouvements insurrectionnels de la Vendée, qu'il considérait comme prématurés et même inutiles, il fit tout pour les arrêter ; et ce n'est que, lassé par les instances des paysans révoltés, qu'il consentit, en quelque sorte malgré lui, à en prendre le commandement.



S'étant réunis à Cathelineau et à Stofflet, le 14 mars 1793, après la prise de Cholet, il s'empara de Vihiers, qu'il abandonna presque immédiatement, après avoir enlevé les papiers du district.

A ce même moment, un autre chef vendéen qui devait balancer l'influence de d'Elbée, sans toutefois la détruire, apparaissait à la tête des insurgés du district de St-Florent.

De concert avec lui et Cathelineau, d'Elbée emporta d'assaut Chalonnes, le 21 mars. Moins heureux, le 11 avril, à Chemillé, il dut abandonner cette ville au général républicain Ligonier.

Mais la revanche ne se fit pas longtemps attendre : le 16, il battit ce même général à Coron et à Vezins et poursuivit ses troupes jusqu'à Vihiers, puis au château de Bois-Grolleau, dont la garnison soutint pendant deux jours et deux nuits un véritable siège.

Rejoins bientôt après par Bonchamps, il remporta le 23 près de Beaupréau une nouvelle victoire sur les patriotes commandés par le général Gauvilliers. Ce succès enhardit les royalistes et força les républicains à évacuer toute la rive gauche de la Loire.

Cependant d'Elbée avait fait adopter au conseil militaire un projet d'expédition contre Bressuire, Argenton-Château et Thouars. L'ordre fut donné à tous les corps de se réunir à cet effet à Cholet. Le 5 mai, les troupes royalistes remportèrent une victoire complète sous les murs de Thouars. La reddition de la ville, la prise du général républicain Quétineau, la destruction de son armée qui perdit en morts sept à huit cents hommes et une énorme quantité de prisonniers, douze canons, vingt caissons, cinq à six mille fusils et toutes sortes de munitions : tels furent les avantages de cette première journée. Les Vendéens ne restèrent que quatre jours dans Thouars. Il avait, en effet, été décidé qu'aussitôt la prise de cette ville, on marcherait sur Fontenay, D'Elbée, sans attendre Bonchamps qui avait momentanément licencié ses rassemblements, prit les devants, occupa Parthenay et se porta le 13 sur la Châtaigneraie, où il battit trois mille patriotes commandés par le général Chalbos. Il séjourna, le 14, à la Châtaigneraie, et se porta le lendemain sur Vouvent avec une armée qu'avaient affaiblie de nombreuses désertions.

Après des prières solennelles, l'armée vendéenne se dirigea, le 16, sur Fontenay. Elle formait deux lignes : d'Elbée commandait en personne la droite, et le marquis de Lescure la gauche. Le centre était occupé par la cavalerie et l'artillerie. Les républicains, à la tête desquels se trouvait Chalbos, instruits de la marche des Vendéens, sortirent de la ville, se déployèrent dans la plaine et offrirent la bataille qui fut acceptée. La canonnade vigoureusement soutenue de part et d'autre avait duré trois heures et l'avantage paraissait être du côté des Vendéens, lorsqu'une charge de cavalerie faite à propos par les républicains fit changer la fortune. D'Elbée fut blessé à la cuisse, les Vendéens lâchèrent pied et Dommaigné, à la tête de ses cavaliers ne put que protéger la retraite de l'infanterie royaliste. L'armée vendéenne perdit dans cette affaire quatre cents hommes et vingt-quatre pièces d'artillerie, dont faisait partie le long canon de cuivre baptisé Marie-Jeanne et si vénéré des paysans. La déroute avait été telle que les troupes royalistes ne se rallièrent que dans la Gâtine, aux environs de Parthenay.

Mais, loin d'être découragé par l'insuccès de cette expédition, d'Elbée fit décider en conseil de guerre à Châtillon-sur-Sèvre qu'on marcherait de nouveau sur Fontenay-le-Comte, mais avec de plus grandes forces. Chalbos qui était rentré à la Châtaigneraie après sa victoire du 16, évacua de nouveau ce poste, le 24. Il n'était que temps : le lendemain les Vendéens au nombre de trente-cinq mille l'occupèrent et marchèrent en trois colonnes sur Fontenay. A midi, ils prenaient position là même où ils avaient été précédemment défaits ; mais ils étaient sans artillerie et presque sans munitions.

Ils s'en procurèrent bientôt à l'arme blanche et obtinrent une victoire complète, qui fit tomber en leur pouvoir quarante-deux pièces d'artillerie, la caisse militaire et tous les bagages des troupes patriotes.

D'Elbée blessé à la première affaire de Fontenay n'avait pas assisté à la seconde. De Châtillon il s'était fait porter au château de Landebaudière, chez M. de Boisy, son ami. Y ayant appris la bataille et la prise de Saumur par l'armée vendéenne, il se rendit dans cette ville sans attendre l'entière guérison de ses blessures.

Il fut sans doute très satisfait lorsqu'il reçut la nouvelle de ce succès, mais quelque grand qu'en fut l'avantage, il contraria son plan, qui était on le sait - de se rendre maître des côtes. Comprenant la nécessité de centraliser les pouvoirs, il approuva avec empressement la nomination d'un généralissime faite deux jours avant son arrivée, et malgré tout ce qu'on a pu dire de son ambition, il n'intrigua point pour obtenir cette haute situation.

Peu après l'élection de Cathelineau, d'Elbée voyant la position de l'armée et son commandement assurés fit décider l'attaque d'Angers et de Nantes. La première de ces villes fut facilement envahie et le 24 juin, l'état-major vendéen adressa d'Angers à l'autorité municipale de Nantes une sommation de se rendre, qui fut portée par des prisonniers nantais envoyés en parlementaires. La réponse ne venant point, cinquante mille hommes de l'armée royaliste marchèrent directement sur Nantes, tandis que Cathelineau et d'Elbée arrivaient d'Ancenis à la tête de douze mille hommes.

Le 27, d'Elbée attaque le poste du bourg de Nort, pour prendre le camp de St-Georges à revers. Mais il éprouve une vive résistance et est forcé de se retirer. Instruit peu après par une femme, qu'il n'avait eu affaire qu'à un bataillon, il revient à la charge, fait des prodiges de valeur et emporte le poste, après avoir tué presque tous ceux qui le défendaient. La ville est bientôt assaillie de toutes parts. D'Elbée, à cheval sur les routes de Vannes et de Rennes, ouvre le feu de son artillerie sur les hauteurs de Barbin, dont la batterie riposte. Une pièce de canon des patriotes qui défendait la porte de Rennes est, après une lutte sanglante, enlevée par les Vendéens ; et la ville, malgré les courageux efforts de ses défenseurs est sur le point de tomber en leur pouvoir, lorsque la blessure mortelle du généralissime force l'armée catholique et royale déjà affaiblie par la défection des troupes angevines, à prendre le parti de la retraite. En vain, d'Elbée essaie de rallier ses soldats ; il se retire découragé, laissant sur la route de Rennes un canon et un caisson brisés.



Maison du Conseil supérieur des Vendéens à Châtillon-sur-Sèvre

Après la levée du siège de Nantes, d'Elbée rentra dans l'intérieur de la Vendée et fut nommé généralissime à la place de Cathelineau qui venait de succomber. Bonchamps, qui était retenu à Jallais par une blessure, fit le généreux sacrifice du droit qu'il avait à cette dignité et engagea tous ses officiers à porter leurs voix sur d'Elbée. C'est à Châtillon-sur-Sèvre qu'eut lieu la nouvelle élection. Les quatre officiers qui eurent le plus de suffrages après le général en chef, furent MM. de Bonchamps, de Lescure, de Donnissan et de Royrand. Chacun d'eux prit le commandement d'une grande division et s'y choisit un adjoint. Ces neuf chefs composèrent le conseil chargé de décider toutes les opérations militaires.

D'Elbée se borna d'abord à la seule défense du pays insurgé. Mais ayant bientôt appris à Argenton-Château les inquiétants progrès du général républicain Tuncq, qui venait d'envahir Chantonay et de battre le général de Royrand, il se porta de ce côté, rallia les fuyards de l'armée du Centre et poursuivit l'ennemi jusqu'à Ste-Hermine. Le 30 juillet, il s'avança avec quinze mille hommes vers Luçon et attaqua les patriotes rangés en bataille au-delà de Bessay. Le général Lecomte, qui les commandait, avait derrière lui douze mille hommes de bonnes troupes ; mais l'artillerie vendéenne les décima tellement qu'il fallut bientôt songer à battre en retraite. Ce mouvement mal compris par l'arrière-garde de l'armée royaliste provoqua dans ses rangs une telle panique que la fortune changeant complètement de face, ce fut au tour des Vendéens d'abandonner la lutte. Dans cette retraite précipitée que protégea la cavalerie du Prince de Talmont, d'Elbée faillit être prisonnier.

Cet échec demandait une réparation. Mais cette fois encore la fortune ne devait pas sourire aux armes vendéennes.

Ayant réuni à sa troupe accoutumée toutes les forces du Bas-Poitou, d'Elbée reprit le 12 août, à la tête de 35 000 hommes, la route de Luçon. Le 13, on en vint aux mains. D'Elbée et Royrand commandaient le centre ; La Rochejaquelein et Marigny, la droite ; Charette et Lescure, la gauche. Au premier choc, les Bleus plièrent et déjà on leur avait enlevé cinq canons, lorsque les soldats de Royrand qui avaient été un peu trop de l'avant, le voyant revenir sur ses pas pour se mettre en ligne, se méprirent sur le sens de ce mouvement et se débandèrent. Les royalistes perdirent ce jour-là cinq à six mille hommes et vingt-cinq pièces de canons.

Ces deux défaites successives avaient quelque peu démoralisé les troupes vendéennes. La victoire que Royrand remporta, le 5 septembre suivant, à Chantonay, ranima leur confiance. Ce n'était, du reste, pas le moment de défaillir. Une attaque générale contre la Vendée militaire venait d'être décidée dans un grand conseil de guerre tenu à Saumur par les généraux républicains. Instruit de ce projet par la saisie du courrier dirigé de cette ville de Nantes, d'Elbée rassembla aussitôt les principaux officiers vendéens à Châtillon-sur-Sèvre, afin d'aviser aux moyens de se défendre.

Bonchamps proposa de se porter sur la Bretagne, afin d'obtenir des secours étrangers qu'il jugeait nécessaires au succès de la cause royaliste ; d'Elbée estimait au contraire qu'on devait se borner à la seule défense du pays, et c'est cette opinion qui prévalut. Une proclamation annonça le danger qui menaçait la Vendée et stimula l'énergie de ses fidèles défenseurs. A la tête de 24 000 hommes, le généralissime royaliste attaqua les républicains près de Coron et les défit complètement. Cette affaire est appelée dans l'histoire, "la déroute de Santerre", du nom du général qui commandait les troupes patriotes. Enhardi par ce succès, d'Elbée se porta le lendemain sur la division du général Duhoux, postée à Beaulieu, et la tailla en pièces. Bref, à la fin de septembre, l'armée royaliste de la Haute-Vendée n'ayant plus devant elle d'ennemis à combattre, vit se dissoudre d'eux-mêmes la plupart de ses rassemblements. Loin d'imiter leurs adversaires, les républicains grossissaient leurs forces et l'arrivée de l'armée de Mayence dans le pays insurgé était bientôt signalée. Le généralissime vendéen pensa avec raison que pour résister à ces puissants renforts ennemis, ce n'était pas trop de réunir les armées de la Haute-Vendée à celles du Bas-Poitou. Il fit donc offrir au général de Charette le commandement de l'avant-garde des armées réunies. Mais celui-ci, qui avait cependant déjà concouru avec les troupes du Haut-Poitou et de l'Anjou, conduites par d'Elbée, aux victoires de Torfou, de Montaigu, de St-Fulgent et de Clisson, refusa net l'offre qui lui était faite et préféra s'isoler. Cette détermination devait tout perdre.



L'armée de Mayence réunie à d'autres troupes, venait de livrer aux flammes Châtillon et Mortagne et les républicains s'avançaient triomphants vers Cholet. Les royalistes qui en étaient maîtres, jurèrent de défendre jusqu'à la dernière extrémité ce rempart de la Vendée, et le conseil militaire arrêta que dans le cas où le sort des armes ne serait pas favorable à l'armée catholique, elle se porterait au-delà de la Loire, afin de provoquer le soulèvement de cette région. Ce projet, présenté par le Prince de Talmont, fut adopté par le généralissime comme un moyen désespéré de salut.

Enfin la fameuse bataille de Cholet s'engagea. Pendant deux heures l'armée Vendéenne eut l'avantage. Officiers et soldats, tous firent à l'envi des prodiges de valeur pour résister aux masses nombreuses et aguerries de la république. D'Elbée, Bonchamps et La Rochejaquelein, qui semblaient aller au-devant de la mort furent grièvement blessés et leurs troupes succombant sous le nombre, se dirigèrent à la hâte vers la Loire et la franchirent. Sans le brave de Marsange, qui

arriva au dernier moment avec l'avant-garde de la division de Lyrot, la retraite serait devenue une effroyable déroute, et les corps du généralissime et de Bonchamps seraient tombés, couverts de blessures, au pouvoir des républicains.

D'Elbée fut transporté presque mourant à Beaupréau, au-delà de la Basse Vendée. Quinze cents angevins commandés par un frère de Cathelineau et par Biret lui servaient d'escorte. Sa femme, son beau-frère, Duhoux d'Hauterive et son ami de Boisy ne quittèrent pas son brancard.

Ayant rencontré Charette à Touvois, il lui dit qu'il venait se jeter dans ses bras, et lui raconta les malheurs de l'armée du Haut-Poitou. L'entrevue fut très touchante et Charette engagea d'Elbée à se retirer dans l'île de Noirmoutier, en attendant l'arrivée des secours que la Roberie était allé demander à l'Angleterre.

Mais bientôt l'île de Noirmoutier fut elle-même attaquée et prise par le général républicain Turreau, et d'Elbée que ses quatorze blessures avaient empêché de prendre part à la résistance des Vendéens fut fait prisonnier. Turreau ayant essayé de le questionner sur la situation, les projets et les ressources de l'armée catholique et royale, d'Elbée, lui répondit par ces mémorables paroles : "Vous n'avez pas, général, l'espoir d'obtenir de moi le secret de mon parti ? Que d'autres achèvent de se déshonorer, quant à moi j'ai prouvé que je ne redoutais pas la mort !" Dans cette douloureuse entrevue, d'Elbée ne démentit ni la fierté de son caractère, ni l'héroïsme de sa conduite. Après cinq jours d'outrage, on le porta mourant sur un fauteuil au pied de l'arbre de la Liberté : on plaça autour de lui, sa femme, Madame Mourain, qui lui avait donné asile, Duhoux d'Hauterive, de Boisy, de la Noë-Gazette, Alexandre Pinaud, Marc-Antoine Savin et plusieurs autres officiers Vendéens, et tous furent fusillés par une compagnie de grenadiers. Les canons chargés à mitraille décimèrent les autres prisonniers.

♣♣♣

Le sanguinaire Turreau, le plus mortel ennemi des Vendéens, celui qui fit mettre d'Elbée à mort, en a fait le plus flatteur portrait. Les historiens royalistes se sont montrés moins justes à son égard : témoin le panégyriste de Charette qui l'a par trop sacrifié à son héros.

Doué d'une physionomie distinguée et d'un abord aimable, d'Elbée s'était profondément acquis la confiance et l'affection de ses soldats. Aux yeux de beaucoup, il fut le meilleur général des Vendéens. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il possédait de profondes connaissances dans l'art militaire, et qu'il avait su très heureusement appliquer à son armée les règles qui convenaient au genre de troupes dont elle était formée et à la nature du pays où elle devait agir. Grâce à cette haute intelligence des choses de la guerre, il donna un grand éclat à la Vendée Militaire.

Son exemplaire piété, qui marchait de pair avec un invincible courage, lui de ses soldats le surnom de Général la Providence. On pourrait de même vanter l'infatigable ardeur et le calme intrépide qui le portaient sans cesse en avant, si ces précieuses qualités dans un chef de parti n'avaient pas été l'apanage de tous les généraux Vendéens.

RENE VALLETTE

Directeur de la Revue du Bas-Poitou

Imprimerie de l'Etoile de la Vendée

Les Sables-d'Olonne

1894

Pourquoi n'a-t-on pas érigé de monument à la mémoire du généralissime D'ELBEE ?

"La Vendée n'a pas oublié ses morts ; elle les a honorés. Elle a montré une générosité inépuisable pour glorifier ses héros.

En 1820, le comte de Colbert élevait, dans la cour de son château de Maulévrier, une pyramide fleurdelisée, en l'honneur de Stofflet, l'ancien garde-chasse de sa famille.

En 1823, la duchesse d'Angoulême inaugurait la colonne de Saint-Florent-le-Vieil.

Une souscription pour le monument de Bonchamps, ouverte dès 1816, permettait d'édifier, en 1825, dans l'église de Saint-Florent, un des chefs-d'œuvre de l'art français, le Grâce aux prisonniers de David d'Angers.

La générosité du marquis de la Bretesche faisait ériger une colonne à Torfou pour rappeler le souvenir de la bataille du 19 septembre 1793.

A Legé, Charette avait son monument.

Le 9 avril 1827, la statue du Saint d'Anjou, du premier généralissime des armées catholiques et royales, se dressait sur la place du Pin-en-Mauges.

Ce même jour le sous-préfet de Beaupréau, Monsieur de Chantreau, provoquait une souscription pour ériger un monument à celui qui lui succéda après l'avoir si puissamment aidé dans sa noble entreprise.

"Braves Vendéens, s'écria-t-il, il me reste un devoir à remplir : depuis longtemps nous appelons de tous nos vœux l'érection d'un monument à la mémoire du successeur de Cathelineau, dans le commandement suprême de la Vendée, du brave, du pieux d'Elbée. Ces vœux m'ont été souvent exprimés et je n'ai pu que regretter avec vous jusqu'ici de les voir restés si longtemps sans effet. Mais le moment est venu de remplir cette longue attente, et c'est au pied de la statue de Cathelineau qu'il faut voter l'hommage auquel son successeur a des droits sacrés. C'est aujourd'hui qu'il faut, par nos offrandes, en assurer l'exécution.

"Soldats du brave d'Elbée, si souvent témoins et compagnons de ses exploits, Vendéens de tous les temps et de toutes les contrées, Français admirateurs de sa gloire et de sa mort héroïque, venez tous inscrire vos noms sur la liste de souscription qui va s'ouvrir sous d'aussi favorables auspices."

Les souscriptions atteignent promptement 6 300 fr. Le nom du Roi Charles X y figurait en tête pour une somme de 1 000 francs, et il permettait que son nom fût gravé sur la colonne. Le monument devait être élevé au point où la route d'Angers coude entre Beaupréau et Saint-Martin ; le dessin du sculpteur Molchnecht qui représentait une colonne surmontée d'une croix fut remanié, et la commission adopta la colonne terminée par une fleur de lys avec trophée d'armes, surmonté de l'écusson de France.

Le 7 juillet 1828, la duchesse de Berry, voulant "honorer la mémoire d'un des vaillants défenseurs de l'autel et du trône et perpétuer les services rendus par le généralissime des armées catholiques et royales de la Vendée", se rend à l'endroit indiqué.

Elle est entourée d'une nombreuse escorte de soldats vendéens, anciens compagnons de d'Elbée, armés, comme au temps de la grande guerre, de fusils, de fourches et de faux. Il y a là Payneau-la-Ruine, le tambour-major, à l'énergique figure encadrée de cadenettes ; Richaudeau, le porte-drapeau de la division de Beaupréau, petit de taille mais grand de cœur ; Gourdon dit Crouston, de la Tour-Landry, le tambour de la grande armée ; Jacques Gourdon, de Beaupréau, etc. ... toutes les familles des anciens généraux de la Vendée, les d'Autichamp, les Bonchamps,

les Charette, les La Rochejaquelein, etc. ... sont représentés. Le marquis d'Elbée, maréchal des logis des gardes du corps, parent du généralissime, retrace en quelques mots les principaux traits de la vie du héros vendéen, et aux cris de "Vive le Roi ! Vivent les Bourbons !", la "Bonne Duchesse" toute heureuse et fière de payer la dette de reconnaissance due à ceux qui ont bien servi la religion et la patrie, prend la truelle et le marteau et pose la pierre du monument.

Le marquis de Civrac, maire de Beaupréau, voulait doter la ville d'une oeuvre digne d'elle, et du héros qu'elle entendait honorer. Des modifications furent encore apportées au projet primitif. Le dernier dessin de Molchnecht, conservé aux archives départementales de Maine-et-Loire, comporte "une colonne divisée en deux parties par une ceinture ornée d'une croix tréflée et de banderoles : la partie supérieure est cannelée ; son chapiteau, orné d'oves, avec un large tailloir uni, est surmonté d'une grande fleur de lys. La partie inférieure de la colonne est décorée de trophées composés de canons, de fusils, piques et boulets et portant au centre l'écu de France, surmonté d'un casque. La base, dont le boudin est feuillagé et noué d'un ruban, est ornée aux angles de fleurs de lys. Elle repose sur un socle de trois marches. La principale face porte un bas-relief en bronze, représentant l'exécution de d'Elbée fusillé dans un fauteuil."

La commission approuva ce nouveau projet dont le devis s'élevait à douze mille francs ; mais il dut passer par toute la filière administrative, et il n'en était pas encore sorti quand éclata la révolution de 1830.

"Le gouvernement de juillet, dit le marquis d'Elbée, devait satisfaire aux instincts révolutionnaires réveillés, en détruisant et en mutilant les monuments vendéens ; la statue de Cathelineau fut brisée ; il n'eut pas à détruire le monument de d'Elbée, qui n'avait pas reçu de commencement d'exécution.

En 1849, il fut question de placer dans l'église de Saint-Martin de Beaupréau une inscription commémorative, rappelant les services du second généralissime des armées vendéennes. M. Bordillon, alors préfet de Maine-et-Loire, était favorable à ce projet. Il échoua au ministère des cultes.

En 1822, M. Jacobsen, maire de Noirmoutier, avait sollicité du préfet de Vendée l'autorisation d'exhumer les restes de d'Elbée et de ses compagnons de supplice, et ouvert une souscription pour l'érection d'un monument à leur mémoire.



Ce projet n'aboutit pas. Les restes de d'Elbée, de Duhoux d'Hauterive, de Boisy et de Wieland, l'officier républicain fusillé avec eux, gisent encore dans les douves du château de Noirmoutier et le généralissime d'Elbée n'a pas de monument qui honore et rappelle sa mémoire en Vendée.

Qu'importent aujourd'hui les pierres et les monuments ? ...

Les noms devenus illustres des Cathelineau, des Charette, des La Rochejaquelein, des Bonchamps, des d'Elbée, seront répétés, de race en race, avec l'admiration et le respect qu'ils imposent, parce qu'ils rappellent les hautes vertus de fidélité et de dévouement jusqu'à la mort à la Religion et à la Patrie."

Extrait du livre : D'ELBEE GENERALISSIME DES ARMEES VENDEENNES 1752-1794
de l'Abbé F. Charpentier

Esquisses du projet de monument à la mémoire de d'Elbée.

